

2^{ème} Atelier méditerranéen de l'Estaque - Marseille

« Artistes dans la ville »

Questions de géographie.

C'est à l'Estaque village portuaire près de Marseille qu'on peut voir les œuvres des artistes de la Méditerranée qui y ont travaillé quelques semaines.

A l'initiative de l'association marseillaise Ecume, huit artistes, 3 françaises, 1 français, 1 italienne, 1 marocain, 1 tunisien, 1 syrien se sont retrouvés dans un même lieu afin de réaliser, montrer leur travail au bout de quelques semaines de séjour.

Double challenge proposé, car d'une part, il y a le contexte de l'Estaque, environnement physique caractérisé et fortement prisé des 1ers peintres modernes qui y trouvaient « matière » à confirmer leurs élans et écritures avant-gardistes. D'autre part, cette année, pour le centenaire de Cézanne, la région voit de nombreuses manifestations artistiques qui lui rendent hommage.

Deux paramètres donc, l'un spatial l'autre temporel, qui ne pouvaient laisser les artistes indifférents.

Ainsi on remarquera que la plupart d'entre eux ont exploité les substrats physiques locaux, provenant du cadre naturel -roche blanche, mer bleue, soleil- et du cadre construit -maisons de pierre et terre cuite- par exemple. On n'échappe pas facilement à ces données, même (ou surtout) quand elles sont reprises à l'infini par les représentations courantes et populaires de la Méditerranée.

Mais peut-être commençons par celles et ceux qui, de prime abord, n'auraient pas été influencés par ce contexte.

Arianna Carossa de Gênes, représente des figures de fillettes disparues ou enlevées selon elle, un peu clownesques, aux expressions qui oscillent entre l'innocence et la tragédie inspirées de photographies anciennes, de *Gelsomina* (la muse de Fellini), ou de rescapées des camps de concentration, autant d'aspects qui confèrent à ce travail un fond mystérieux. Seules les fleurs -rouges- à leurs têtes, seraient une allégorie du soleil, sous lequel se déroulent ces événements. Pour **Mahmoud Dayoub** de Damas, il présente une série d'hommes en train de se dévêtir et qui sont parfois difficilement identifiables, tant le mode de représentation oscille entre un amalgame de formes et de matières (terre et feu) et des plans géographiques abstraits. Il semble que l'« acte » de se dévêtir ait été pour l'artiste le noeud gordien de son travail à l'Estaque, sachant aussi que c'était aussi pour lui la première fois qu'il quittait son pays pour l'Europe.

Entre l'acte de « se dévêtir » et celui de « franchir », il y a une similitude qui est abordée dans le travail de **Mohammad Ayeb**, photographe tunisien de la région de Carthage. Il présente deux photos prises à l'Estaque qui auraient très bien pu évoquer, par les éléments qui les composent, un bout du paysage de sa région. Compositions à la limite de l'abstraction en bleu -du ciel et de la mer-, blanc et gris -de la terre-, vert -du végétal-, qui représentent tout simplement une Méditerranée commune, mais dont l'accès et le parcours lui semblent difficiles.

La question de la géographie est également abordée par **Marie-Agnès Chaléas**, dans une optique plus localisée. Comme une cartographe qui aurait adopté les pinceaux et les ciseaux, elle représente ce bout de côte méditerranéenne, par un assemblage de grande dimension d'un bout de terre et d'un autre de mer, accentuant ainsi le choc des éléments. Cette représentation plane et aérienne de l'espace, lui permet alors de reconnaître un poisson -ictus- dans la forme de l'agglomération de l'« Estaque » - l'attache-. Poissons qui, dans la mer, se dédoublent et se

confondent aussi en bateaux, moyens de transports mi-animaux, mi-machines. Ainsi ce lien, serait-il celui des centaines, des milliers de « saints », de rescapés qui finissent par s'établir sur cette côte ?

Pour **Laurence Michoulier-Demaille**, la montagne Sainte-Victoire et le centenaire de Cézanne sont des prétextes à mêler les influences et les références. Ainsi l'« origine du monde » tableau décrié de Courbet se voit-il recomposé dans les formes de cette montagne chère à Cézanne et à tant d'autres. Identité recomposée, masculine et féminine à la fois, hermaphrodisme aussi qui pose la question des sources de la création.

Françoise Buadas elle aussi manifeste un intérêt certain pour la Sainte-Victoire mais peut-être dans une optique un peu plus insolite, qui mêle références anciennes et contemporaines. Ainsi son image fait apparaître dans le cadre typique des peintres de la fin du 19^{ème} siècle, des containers de couleurs multiples qui, comme des touches cubistes, disposés aléatoirement sur l'image, partent comme à l'assaut de cette montagne ; un clin d'œil sans doute aux défis qui concernent le site, la consommation de masse face à l'icône éternelle de la montagne.

Dans une approche un peu écologiste, **Jean-François Marc** nous présente une sculpture en plein-air pour laquelle il emploie des matériaux locaux, des déchets de tuiles -qui firent la fortune du site il y a près d'un siècle-, des planches de bois récupérées aux alentours, dans lesquelles un arbre, sculpté -élément et matériau rare de cet environnement aride-, pousse sur les restes de ces industries, mais dans un souci de ré-utilisation pour une nouvelle orientation.

Bilal Chrif du Maroc a une façon très spontanée de travailler. Le plus jeune de ces artistes, vient d'une région rurale, et il retrouve dans ce site un bon nombre d'éléments qu'il peut réutiliser : le terrain rocheux, des pierres, des mesures en état de décrépitude. Comme pour bon nombre d'artistes arabes d'aujourd'hui, qui décident de se passer de la représentation humaine, il utilise à mon sens, le subterfuge des éléments construits par l'Homme, pour en parler. A savoir le bâtiment comme métaphore du corps de l'être humain, la ville ou la cité comme métaphore de la société. Si l'on aborde son travail sous cet angle, on pourra interpréter sa vision de la société arabo-marocaine d'aujourd'hui.

Ses tableaux, représentent des maisons -des mosquées selon lui- qui sont facilement identifiables, sobres, isolées, disposées de façon équilibrées et géométriques dans l'espace, certaines se prêtant parfois à des transformations et recompositions nouvelles dans les trois directions.

Pour son « installation », en réutilisant simplement des plaques métalliques ajourées de la taille de la main, récupérées et fichées verticalement dans le sable, il reconstitue les pans de murs de petites maisons abandonnées, et il restitue ainsi -comme une maquette- la vision d'une bourgade dans le désert. Ce qui est d'une efficacité certaine vu les moyens utilisés.

Ainsi, l'espace de quelques semaines, plongés dans un site chargé de sens et d'histoire -une montagne aride, exploitée et occupée qui plonge dans une mer d'un bleu saturé-, ces artistes ont mis à jour leurs préoccupations et proposé, par la forme et l'image, des interrogations personnelles ou communes, sociales, physiques, historiques, locales ou régionales. Un résultat plein d'enseignements.

Serge Séroff - artemed.net

Exposition - « Artistes dans la ville » - Marseille - L'Estaque
Jusqu'au 23 juin - Informations : 00 33 (0)4.91914141